

HISTOIRE DU LYCEE

SOUVENIRS de Jacques ALESI, ancien élève du lycée

J'ai été mis au courant par mon frère habitant Rennes de la rénovation du lycée de l'avenue Janvier et de la création de l'Association AMELYCOR. La lecture des articles de Ouest-France à ce sujet ravive de nombreux souvenirs et m'incite à en raconter quelques-uns de la période où j'ai fréquenté le lycée : 1939-1945.

SOUVENIRS de ma classe de 3e (39-40) surchargée du fait des nombreux réfugiés de Paris et de l'Est, et du dernier jour de classe, le 10 juin 1940, où notre professeur, M. THOMAZEAU nous quitta en nous disant de nous rappeler ce qu'avait dit le poète : «C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière».

SOUVENIRS, ensuite, des années d'occupation :

- Les soldats allemands qui occupaient la moitié de la cour des colonnes et qui y jouaient au ballon, parfois aux heures de récréation ; et lorsque le ballon s'égarait parmi nous, nous ne le renvoyions jamais.
- Les allusions perpétuelles -à demi-mots, bien sûr, mais tout le monde comprenait- à l'actualité de tant de mes professeurs : MM. THORAVAL, FOULON, LE LANNOU, GROSDIDIER, DE MATON, et le choix, non innocent, de tant de versions de Démosthène...
- L'arrestation en pleine classe, un matin de 1942 je crois, par deux Feldgendarmes, de notre professeur M. FOULON, et la stupeur qui fut la nôtre.
- Le repli dans d'autres locaux -Faculté des Sciences, Palais de justice, du fait de l'occupation de plus en plus importante des bâtiments par les Allemands- du fait aussi après le 8 mars 1943 des risques de bombardement... au sud de la Vilaine, avait-on dit. Il y eut ensuite -que je n'ai pas connue- la dispersion en 43-44 hors de la ville, à Thourie et Louvigné-de-Bain.
- L'allongement, l'aménagement des horaires par suite du manque des locaux et du manque d'électricité. C'est ainsi que, pendant les mois d'hiver, nous faisions quatre «heures» de cours de 9 heures à midi. (Jusqu'avant 9 heures, c'était la nuit : heure allemande) et que d'autres cours s'étalaient jusqu'à 19 heures. J'ai pour ma part gardé un excellent souvenir de certaines journées où, libre à midi, je retournais au lycée à 17 heures pour deux heures de physique-chimie après avoir travaillé tranquillement chez moi en début d'après-midi. Rythmes scolaires !...

SOUVENIRS aussi du retour dans les bâtiments à la rentrée 44 :

- Des murs de parpaings qui entouraient la cour des colonnes et dont on est venu à bout plus facilement que prévu ; de la classe Khâgne réduite à huit élèves, officiant dans une petite salle en haut près de la salle de dessin : fenêtres en vitrex, toiture fuyante : on a retrouvé un matin un magnifique champignon au bas du mur, là où s'écoulait l'eau du toit ; poêle à bois ; nous avions droit à quatre bûches pour la journée - mais nous y avons fait de magnifiques flambées, car aux récréations, nous allions -élèves et professeurs- arracher des lames de parquet (ou toute autre pièce de bois) au bord du trou fait par la bombe qui était tombée sur le bureau du Proviseur.

Mais de tous mes souvenirs, le plus beau est celui du jour de la rentrée 1941 lorsque le Maréchal Pétain s'est adressé par la radio aux écoliers de France.

Pour l'occasion, on avait rassemblé tout le monde dans le seul local qui restait libre : la chapelle. C'était un peu petit, donc il devait y avoir des élèves partout, notamment à la tribune et sur les côtés, le long des murs. On avait installé un poste de radio sur l'autel et des hauts-parleurs supplémentaires dans la salle sur les radiateurs.

Il y avait là le nouveau Proviseur, M. MONARD qui prenait avec les élèves un premier contact -pas facile car il succédait à M. ROCHETTE qui avait été muté d'office à Clermont-Ferrand à cause du «mauvais esprit qui régnait dans l'établissement»- Il y avait aussi le Préfet régional, M. RIPERT que nous considérons, à tort ou à raison, comme l'un des responsables du départ du Proviseur.

Quand l'heure prévue de la diffusion arriva, nous vîmes les techniciens de la maison Racine s'affairer : ça ne marchait pas. Et très vite on sut pourquoi : les fils avaient été coupés en de nombreux endroits, là où des élèves étaient entassés le long des murs. On vit alors le Préfet se lever, tirer de sa poche le texte de l'allocution du Maréchal qu'il nous a lue d'un ton rageur. Puis il nous dit : «Maintenant vous allez dire après moi : Vive le Maréchal, vive la France !» Il y eut une rumeur confuse où se mêlaient les cris de «Vive le Maréchal, vive De Gaulle, vive la France !» et puis d'un coup un énorme «Vive la France !» qui fit résonner la voûte. Le Préfet, blême, prit son chapeau et quitta vite la salle, en recevant quelques boulettes qui venaient de la tribune.

Nous avons su, quelques semaines plus tard, que lorsque l'Amiral DARLAN était venu à Rennes, il n'était pas allé au lycée mais au Collège technique. Et là, m'a-t-on dit, pendant son discours dans les ateliers où étaient rassemblés élèves et professeurs, il est arrivé plusieurs fois que certaines machines se sont mises en route bruyamment, toutes seules...

SOUVENIRS de Georges ALESI, ancien professeur au lycée

J'ai connu aussi, dans les années qui ont suivi la libération, les poêles à bois et les fenêtres garnies de vitrex. J'étais alors jeune professeur, chargé d'une classe de première, et nous nous étions organisés pour remédier à la pénurie de bûches. Nous allions nous ravitailler en morceaux de poutres ou de planches dans la partie sinistrée du lycée. C'était en principe interdit mais le Censeur ne voulait pas savoir d'où venait notre bois. Nous avions notre réserve sous l'estrade qui portait le bureau : morceaux de bois et outils pour le débiter (hachette et scie égoïne). Il y avait même, dans une boîte en fer, des petits bâtonnets de poudre qu'un élève avait récupérés dans des douilles d'obus provenant d'un ancien parc de munitions dissimulé dans les sous-bois de Mi-Forêt. Rien de tel pour «lancer» le feu. Pendant les interclasses, on tirait l'estrade et on débitait le bois nécessaire pour l'heure suivante. Cela créait une atmosphère très conviviale. Et je revois encore, confortablement installé à côté du poêle, le préposé au feu, qu'un accord tacite mettait pratiquement à l'abri de toute interrogation. C'était l'image même de la béatitude ! Il n'en a pas moins passé très honorablement son bac à la fin de l'année.

Autre souvenir de l'état délabré du lycée dans l'immédiat après-guerre : j'occupais cette année-là, une classe au rez-de-chaussée le long de la rue Saint-Thomas. Un après-midi, je fus intrigué pendant mon cours par un bruit bizarre, revenant à intervalles réguliers, du côté de la porte. Je soupçonnai d'abord un élève de se livrer à je ne sais quel jeu pour troubler la classe et je m'approchai de cette travée de gradins. Peine perdue ! J'allais revenir vers ma chaise, quand, levant la tête, j'aperçus, sous la baguette éclatée qui laissait courir à nu les fils électriques au-dessus de la porte, de magnifiques étincelles bleues qui jaillissaient en grésillant. La baguette commençait à noircir. Je fis prévenir aussitôt le Censeur. Je me suis souvent demandé par quel miracle le feu n'a jamais pris dans le bâtiment au cours de ces années-là !

Georges ALESI